

CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athénæum.

1902-1903.

- Falstaffiens, 6 février. High Priests of Mithras, 9 février. Elfes d'Obéron, 12 février. Consus, 16 février. Atlantes, 17 février. Chevaliers de Momus, 19 février. Equipe de Protée, 23 février. Equipe Mystique de Comus, 24 février. Rex, 24 février.

TEMPERATURE

Du 30 janvier 1903.

Baromètre de H. et L. CLAUDEL, Opticiens. No 121 rue Concordat.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Petit traité de la poignée de main. L'Intersigne. Titania, poésie. Un nouvel historien du Concordat. Ernest Daudet. Ella et Saara. Le Calvaire d'Agnès, feuilleton de dimanche. Mondanités, chifon. L'Actualité, etc., etc.

UN Nouveau point d'immigration.

Il n'y a rien d'intéressant à suivre du regard comme le mouvement qui se produit depuis une vingtaine d'années en Amérique, dans le monde des affaires et dans le monde des plaisirs. Le temps n'est pas bien éloigné de nous où les explorateurs, les journalistes, les publicistes du Nord et de l'Ouest s'écriaient en chœur: "Jeunes gens, allez au Sud."

Les jeunes gens ont suivi cet avis; ils sont allés au Sud, et ils ont été tellement émerveillés de ce qu'ils y voyaient et y trouvaient, de charmes du climat, de richesses minières, de ressources des forêts, des productions agricoles et industrielles, des facilités du trafic qui y abondaient, qu'une fois arrivés dans ces régions ils y sont restés, dédaignant même souvent de retourner dans les pays ingrats d'où ils venaient, ne fût-ce que pour y faire connaître leurs heureuses découvertes. Ils ont tellement bien réussi dans leurs entreprises d'explorations, qu'ils sont parvenus, sans le vouloir, à déplacer l'axe de l'émigration et à enchanter la route. Les immigrations ne se font plus aujourd'hui de l'Est à l'Ouest, de New York à l'Oregon, mais du Nord-Est au Sud-Ouest. Les populations même qui s'étaient

dirigées dans les régions septentrionales les abandonnent pour suivre le courant du Mississippi, descendent les côtes de l'Atlantique et du Pacifique et vont se grouper au sud de l'Ohio et dans les plaines et les vallées du Texas. C'est ainsi que nous les voyons s'installer à Atlanta, à Birmingham, Alabama, dans l'Arkansas, dans l'Oklahoma, dans les régions méridionales du Tennessee.

Il n'est pas jusqu'aux fermiers du Nord, de l'Illinois, du Minnesota, etc., qui ne viennent demander l'hospitalité de l'extrême Sud, délaissant ainsi les terres qu'ils avaient à grand-peine mises en culture. Et ce qu'il y a de plus intéressant pour nous tous qui sommes les riverains du Mississippi, c'est que tout ce mouvement a pour but d'atteindre les régions inférieures du fleuve, le nord de la Nouvelle-Orléans et les bords du Golfe.

Nous devenons ainsi le point visé d'une nouvelle émigration qui a pour but d'aller peupler l'Amérique Centrale et de faire de la Cité du Croissant une seconde ville de New York, plus favorisée par la nature que la première. New York, en effet, n'a plus pour s'alimenter que les alluvions d'outre-Atlantique, tandis que la Cité du Croissant a à sa disposition les Etats du Sud, la vallée du Mississippi, l'Amérique Centrale et une partie des Antilles. La perspective est magnifique. Reste à savoir si nous saurons tirer parti de cette situation incomparable sur le globe.

Les Améliorations du Têche.

Nul n'est prophète en son pays, dit la sagesse des nations. Rien n'est plus vrai que le triste proverbe, et la contrée du Têche nous en donne une preuve convaincante. Nous avons ici, en Louisiane, une contrée bénie du ciel et aimée des hommes, fertile (entre toutes), qui est en quelque sorte l'âme de notre Etat et la source de presque toutes nos richesses. Célèbre par la fécondité de son sol, elle l'est plus encore par le patriotisme de ses habitants, et elle a joué un rôle glorieux à l'époque de la guerre civile, alors que conduite par un galant homme, Alcibiade DeBlanc, elle servait

de rempart inexpugnable contre l'invasion de l'armée yankee. Elle est habitée par une population amie de la nôtre et dont les membres sont presque tous nos parents. Nous lui sommes attachés par les liens les plus étroits et il ne peut rien lui arriver de bien ou de mal sans que nous en subissions l'influence.

Après les terribles épreuves de la lutte, elle a voulu conserver ses idées et ses mœurs d'autrefois et, quelque peu délaissée par les nouvelles générations, elle est restée stationnaire alors que tout se transformait et progressait autour d'elle.

Elle est arrosée par presque toute son étendue par un bayou charmant, aux rives fécondes, qui lui assurait jadis l'abondance et le bien-être; mais par suite des ravages du temps et des besoins nouveaux qui ont surgi, le bayou Têche n'a plus la profondeur voulue et toute la contrée en souffre cruellement. Les riverains de ce bayou ne se laissent pas facilement abattre. Ils ont résolu d'opérer toutes les améliorations indispensables. Ils ont entrepris pour mener à bien leur entreprise besoin des secours de personnes; ils veulent accomplir eux-mêmes les travaux. Seulement pour se mettre résolument à l'œuvre il leur faut la permission du Congrès et de l'Administration de Washington.

Il est formé entre eux une association qui a pour but d'exécuter les travaux nécessaires et d'assurer au bayou la profondeur réglementaire. C'est M. A. W. Fournet, président de l'Association dite des Eaux Profondes, qui dirige cette affaire, et il le fait avec toute l'expérience d'un homme qui connaît profondément les besoins de son pays, et toute l'ardeur d'un vrai patriote. Il s'est tout naturellement adressé à M. Broussard qui représente ce district congressionnel à Washington. M. Broussard a été immédiatement à l'œuvre et toutes les autorisations demandées ont été accordées.

Nous pouvons donc compter sur une prochaine et heureuse transformation de cette région si aimable et si aimée du Têche, qui a été jadis l'orgueil et la joie de la Louisiane. Qui, parmi nous ne se rappelle l'époque fortunée où St-Martinville portait le titre glorieux de Petit Paris? Les noms ont pu changer de temps en temps, mais la génération nouvelle a surgi; mais les mœurs, les sentiments, les aspirations sont restés les mêmes.

LA FORME DES PIEDS.

Toutes les parties du corps ont une forme particulière suivant la nationalité de l'individu, et les pieds ne font pas exception à la règle. Le Français a le pied étroit et long. L'Espagnol, au contraire, a un pied petit et bien cambré, grâce au sang maure, et tout Castillon est fier de la hauteur de son œil-de-pied. Le pied de l'Arabe est proverbial pour sa cambrure élevée. Le Coran dit qu'un ruisseau peut passer sous le pied d'un Arabe de race pure sans le mouiller. Le pied de l'Écossais est épais et haut; celui de l'Irlandais plat et carré; celui de l'Anglais court et dodu. Lorsqu'Athènes était dans toute sa gloire, le pied des Grecs était, comparativement à ceux des hommes d'autre race, le pied le mieux fait et le mieux proportionné. Les plus grands pieds sont ceux des Suédois, des Norvégiens et des Allemands et les plus petits ceux des Américains. Les Russes ont souvent les doigts de pied "palmés", à la première

phalange. Les Tartares ont tous les doigts de pied de la même longueur.

Mlle ROOSEVELT.

Un article du "Times-Democrat."

Le "Times-Democrat" a publié hier un excellent article au sujet d'une prétendue dépêche que des journaux de St-Louis et de New York ont insérée dans leurs colonnes avec commentaires à l'appui; dépêche qui nous a profondément affligés et humiliés, parce qu'elle jette un jour odieux sur le caractère éminemment chevaleresque de notre population, qu'elle calomnie d'une façon outrageante. Le "Times-Democrat" la dément nettement, il la repousse vertement et nous sommes complètement de son avis. Impossible de frapper plus juste et plus à propos que notre confrère. Si l'on s'en rapporte à cette dépêche, une société représentant l'élite de notre population au point de vue du savoir-vivre et de la politesse, se serait refusée à envoyer à la fille du président Roosevelt une invitation à un bal qui doit se donner ici à l'occasion du Carnaval, cela, à la suite d'incidents politiques qu'il nous répugne de relayer ici.

On rendrait ainsi une jeune fille charmante, justement honorée par tous les Américains, responsable d'une faute ou d'une maladresse qu'a pu commettre son père. C'est là une indignité contre laquelle nous protestons hautement au nom de la communauté entière qui, nous le répétons, a, au plus haut degré, le sentiment du savoir-vivre. Il n'est pas vrai que qui que ce soit, à la Nouvelle-Orléans, ait jamais conçu l'idée de se rendre coupable d'une pareille grossièreté.

La dépêche, si elle est réelle, peut être partie de la Nouvelle-Orléans, mais elle n'émane certainement pas d'un néo-Orléanais. Il n'y a guère que la politique, qui a l'habitude de se fourrer partout pour tout gêner, qui puisse avoir conçu une pareille infamie.

Quant à Mlle Roosevelt, elle peut être sûre d'avoir dès à présent conquis les sympathies de toute la communauté, sans distinction de parti ou d'origine, et nous espérons bien que toute la presse du Nord s'empressera de démentir cette grossière calomnie. Nous avons, en vérité, presque honte de prendre la défense de notre communauté, dans cette triste circonstance, tant nous la savons au-dessus d'aussi ignobles imputations.

LE LIVRE

Comptes de Sainte-Hélène.

M. Paul Dablin vient de faire don au musée de l'Armée d'un souvenir du roi de Rome; mais il a entre les mains un souvenir bien autrement important sur Napoléon Ier. On a pu remarquer à la dernière exposition, dans les vitrines des rétrospectives, étalées un peu partout et partout provoquant l'intérêt, des objets nombreux et rares apportés par M. Paul Dablin. Les œufs, les pigeons, les por-

lets forment le menu du malade que le cancer dévore et qui ne se soutient que par des aliments légers. Des œufs surtout, dont on lui fait, dit Mme de Montholon, une soupe sucrée, qu'il adère et croit rafraîchissante. La viande, encore qu'en santé il en mangé, ne figure pas dans ces comptes.

A chaque 15 août, sa naissance est fêtée. En 1816, Gougand donne un bouquet au nom du roi de Rome: "Il ne pense plus à moi" répond tristement le vaincu. En 1817, le soleil brille, radieux: "Si c'était un présage", s'écrie-t-il. En 1819, sur la page du livre de Pierron, Montholon écrit dans l'angle: "Fête de l'Empereur." Est-ce pour cette raison qu'on trouve inscrit:

Fleurs artificielles... 5 l. Dépenses extraordinaires... 2 15. La constitution du prisonnier, que l'inaction rongé, exige qu'il fasse de l'exercice. Sous un chapeau à larges bords, en veste blanche, chassé de gros souliers, il cultivera son jardin. Il lui faut des outils: ce sera la principale dépense du mois de décembre 1819. On achète:

4 arrosoirs... 1 l. 8 sh. 1 paire de cisaille... 3 " 2 hachettes... 4 10. C'est l'oubli, la distraction d'un instant. Ce n'est pas la guérison. Le mal gagne du terrain et exaspère l'irascible malade impatient, qui se laisse aller à des colères terribles. Il lui arrive, a conté Las Cases, de se remuer jusqu'à briser son lit. Et M. Dablin de nous mettre le doigt sur le passage qui rappelle la scène douloureuse: "Raccommodage du lit de l'Empereur, 2 livres".

M. Dablin eût souhaité faire, sur ces comptes, un travail critique, avec, par exemple, le concours, pour la partie médicale, d'un Cabanis. Quels commentaires ils eussent pu joindre à cette page: c'est le compte de mars 1821:

30 bouteilles de sirop... 9 l. 1 caisse de pruneaux... 18 sh. 6 k. de café... 18 " 6 k. de semouilles... 6 " 2 caisses de prunes de Bourgogne... 6 " 1 boîte de thé... 1 10 6 douzaines d'œufs... 1 " Il n'y a toujours, en avril que des médicaments:

10 bouteilles de sirop... 5 l. 8 sh. 8 douzaines d'oranges... 2 8 8 douzaines de limons... 10 " 6 œufs... 1 10 30 ponlets... 15 " C'est le menu de la fin.

A Mlle Sainte-Hélène Dépenses de l'année 1818. Il commence en janvier de cette année, et se poursuit jusqu'au dernier jour de Napoléon. Sur la dernière page, ces mots: 5 mai 1821.

C'est Pierron qui, le maître mort, avec un silencieux regret, trace simplement, sur le dernier feuillet du livre achevé, la date funèbre. Il conserve ce livre de comptes pieusement, il le relit. Il se rappelle les observations de l'Empereur; il les retrouve au crayon, consignées de sa main; il les entoure d'un trait dévotionnel, il atteste: "Ces mots et ces chiffres sont de la main de l'Empereur." Ils sont plus éloquentes qu'on ne le saurait supposer ces vulgaires comptes de maison: ils nous en disent le train journalier, ils accentuent la fragilité de la table impériale en exil. Les dépenses, en 1818, varient entre 50 et 140 livres sterling... L'année suivante, les dépenses sont beaucoup moins élevées, la plus forte est de 37 livres, la plus faible de 10 livres: dans cette lie, où la vie est si chère, c'est le budget d'un tout petit bourgeois; il s'enfuit un peu en 1820. Nous voici arrivés à la dernière année, avec ces chiffres globaux: janvier 32 livres, février 34, mars 67, avril 48. Les œufs, les pigeons, les por-

GRAND OPERA HOUSE.

Aujourd'hui, les deux dernières représentations de "The Wolf" dont la magistrale interprétation de M. Creston Clarke a fait une si grande impression sur les habitués de ce théâtre.

Demain, première apparition de miss Marie Wainwright, qui occupe un rang si élevé dans le monde artistique. Miss Wainwright fait cette fois sa rentrée dans le célèbre comédie de Shakespeare: "Twelfth Night".

Lundi, en matinée et le soir, deux représentations au bénéfice du Field Artillery de la Louisiane.

THEATRE CRESCENT.

Hier soir, "Faust", avec M. Louis Morrison dans le principal rôle de Méphisto, avait fait salle comble. Il en sera de même aujourd'hui.

Demain, changement complet de spectacle—les ministres Primrose et Boekstader, la troupe de ce genre la plus renommée qu'il y ait.

THEATRE TULANE.

M. John Drew achève maintenant au Tulane une bien brillante série de représentations qui lui ont valu de véritables triomphes, et c'est avec grand regret que les amateurs le voient partir demain.

Fort heureusement il est remplacé par un artiste bien remarquable, miss Alice Coghlan, la dignité fille d'un comédien qui avait lui-même beaucoup d'admiration.

Miss A. Coghlan débute dimanche dans le rôle principal de Alice, de Old Vicennes, un de ses triomphes.

THEATRE AUDUBON.

Le théâtre Audubon est en vogue: il ne fait que de belles salles grâce au talent qu'y déploient les artistes de la troupe Baldwin-Melville dans le drame Nevada, ou la Mine du Diable.

Demain sera d'un drame célèbre, "Knobs in Tennessee", dans lequel les Moonshiners jouent un grand rôle. L'amour, un amour romantique, vient animer le tableau.

ST. CHARLES ORPHEUM.

"The Girl with Auburn Hair" attire toujours une foule énorme à l'Orpheum. Soir et matin il y a salle comble.

Le succès est tel que la direction a été obligée de rétenir l'artiste pour une seconde semaine.

Dans l'après-midi de concert sacré qu'elle donne, sa voix fait un merveilleux effet. Aussi soir et matin, les amateurs sortent-ils ébahis de ce spectacle aussi éblouissant qu'attrayant.

Impatience de la nation anglaise de voir terminer le différend vénézuélien.

New York, 30 janvier.—La nation attend anxieusement la fin de l'affaire vénézuélienne, dit une dépêche de Londres à la "Tribune." L'impasse temporaire semble avoir été créée par le refus des trois puissances d'admettre un traitement égal sur toute la ligne, mais on trouvera probablement moyen de sortir de la difficulté.

Aucune solution de ce problème international ne pourra, toutefois, faire disparaître la profonde impression créée lorsque la politique du ministère des affaires étrangères anglais a été premièrement révélée au pays.

THEATRES.

Le bal des Amphictyons. Le bal des Amphictyons a eu lieu hier soir dans la salle Athénæum; Mlle Corinne Augustin en a été la reine, et Mlle Louise Sanchez, Estelle Hynson et Josie Wuerpel, demoiselles d'honneur.

Ce soir reprise de "Messaline" dont le succès éclatant, jeudi soir, a eu pour résultat une affluence exceptionnelle au bureau de location hier.

Demain en matinée, "Cendrillon." Le soir "Si j'étais roi."

Mardi prochain "La Jaira" pour le bénéfice de M. Giffroy, secrétaire de la direction.

THEATRE DE L'OPERA.

Ce soir reprise de "Messaline" dont le succès éclatant, jeudi soir, a eu pour résultat une affluence exceptionnelle au bureau de location hier.

Demain en matinée, "Cendrillon." Le soir "Si j'étais roi."

Mardi prochain "La Jaira" pour le bénéfice de M. Giffroy, secrétaire de la direction.

THEATRE DE L'OPERA.

Ce soir reprise de "Messaline" dont le succès éclatant, jeudi soir, a eu pour résultat une affluence exceptionnelle au bureau de location hier.

Demain en matinée, "Cendrillon." Le soir "Si j'étais roi."

Mardi prochain "La Jaira" pour le bénéfice de M. Giffroy, secrétaire de la direction.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

DETTE SACRÉE

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouzet.

QUATRIÈME PARTIE

Cœurs Fidèles.

LE VENGEUR.

intense... Ses mains étaient moites... brûlantes... il éprouvait au cerveau une sensation brève de chaleur et cependant par moments il frissonnait comme s'il eût eu froid. Allait-il être malade? Il se le demandait. Tout à coup, M. d'Aulnoye s'arrêta devant lui, l'examina avec anxiété... —Tu parais souffrir, mon enfant. —C'est vrai... depuis ce matin je me sens mal à l'aise, j'ai la tête lourde... les oreilles bourdonnantes. —En sortant, hier soir de l'Opéra avec Simony, peut-être ai-je été saisi par le froid. —La nuit, j'ai eu la fièvre. De longs frissons parcouraient mon corps. —Je pensais qu'ce matin tout cela serait dissipé. —Ne vous tourmentez pas, ce ne sera rien. —Il tentait de sourire... mais ce sourire visiblement était contraint, forcé. —Il se leva, voulut faire quelques pas. Il n'y parvint qu'à grand-peine. Ses jambes fléchissaient. Et voilà que ces mêmes frissons qu'il disait avoir ressentis la nuit recommençaient à courir sur son corps. —Écoute, Pierre, mon enfant, il faut être raisonnable, tu vas te mettre au lit. —Pourquoi, père? —Il se défendit faiblement.

—Parce que l'état dans lequel tu te trouves n'est pas naturel... m'inquiète... Comme tu le dis... cela n'est rien sans doute, mais sait-on jamais... On paie cher quelquefois la plus légère imprudence. Je ne te permettrai pas de la commettre... Tu seras là mieux que partout ailleurs. Au surplus, je vais faire appeler mon médecin. Pierre fit encore quelques petites difficultés, mais pour la forme seulement. —An fond, il avait hâte de se mettre au lit. Car réellement, voilà qu'il ne se sentait pas bien du tout. Et d'instinct en instant, son malaise s'accroissait. —Il avait la peau plus brûlante, la gorge sèche. Il éprouvait aussi des douleurs sourdes à la poitrine. —Le marquis d'Aulnoye le conduisit jusqu'à la chambre préparée pour lui. Longtemps le vieillard demeurait debout, près du chevet du jeune homme... pensif, le front ridé, perdu dans de douloureux souvenirs. —Sans doute une image flottait-elle devant ses yeux. —Il songait à la mère de Pierre, à la femme qui, lorsqu'il était jeune avait fait battre son cœur et pour le repos de laquelle il s'était sacrifié. —Savait-il même si elle existait encore? —Il avait eu de son devoir de

ne jamais le revoir. Et jamais il ne l'avait revue. O mon Dieu... Elle l'aimait bien pourtant, et elle avait dû bien aimer aussi et pleurer souvent l'enfant sur le sort duquel elle n'avait jamais rien su. —Que faisait-elle? Vivait-elle toujours près du mari que le devoir lui avait imposé et auquel son honnêteté et sa dignité lui commandaient de rester fidèle? —Souvent ces pensées assaillaient le marquis. Pour la femme profondément aimée aux jours anciens de jeunesse, il avait conservé un culte que le temps ne parvenait pas à détruire. —Toutefois il pensait à elle. Mais, pas plus à présent qu'autrefois, il ne devait chercher à la revoir. Elle était... elle devait être morte pour lui, de même que pour son enfant... Et parce qu'il en était ainsi, jamais le marquis Rodolphe d'Aulnoye ne connaissait le véritable bonheur, celui qui ne laisse place pour aucun regret. —Une amertume montait du fond de lui-même contre la vie incertaine si longtemps et, à cette heure encore, douloureuse, hélas! —Mais il tressaillit. —Bruquement une plainte jaillissant des lèvres de Pierre le rappela à la réalité. —Dans son lit le jeune artiste avait fermé les yeux. —Sa pâleur avait brusquement

fait place à de trop vives rougeurs qui envahissaient les joues. —L'inspiration devenait rauque pénible, haletante. —Evidemment l'état du jeune homme présentait des symptômes inquiétants et M. d'Aulnoye attendait avec impatience la venue du médecin qu'un domestique était allé prévenir en toute hâte. —Un quart d'heure plus tard, le docteur Diendely, ami du marquis, une célébrité médicale, était au chevet de Pierre. —En apercevant le jeune homme il avait froncé les sourcils. —Mais après l'avoir examiné attentivement le visage de l'illustre praticien avait redonné moins de crainte. —Et il avait diagnostiqué: —Commencement de pleurésie simple. —La situation n'offrait aucun danger si les soins étaient donnés aussitôt. —Ces soins assurément ne seraient pas défaut au malade. —Le docteur avait libellé une ordonnance à l'exécution de laquelle avait veillé le marquis lui-même. Le soir, Pierre qui avait eu un peu de délire dans l'après-midi se sentait mieux. —En gardant le lit et en évitant tout refroidissement, la guérison n'était qu'une question de jours. —Le lendemain l'amélioration apparaissait plus sensible encore. —Mais le médecin défendait abso-

lument au malade de sortir avant huit jours. —Cette période de réclusion était absolument nécessaire. —Et Pierre eut un frisson. —Huit jours... Mais alors il lui allait être impossible de se trouver un rendez-vous fixé à Tourmalin dit le Marin par l'honneur qui avait payé le misérable pour commettre le plus lâche des forfaits? —Le marquis d'Aulnoye qui regardait son fils devina ce qui se passait dans son âme. —Sois tranquille, murmura-t-il, je sais là. —Il y avait même dans les yeux du marquis comme le reflet d'une secrète satisfaction. —Oui... il préférerait que les événements prissent cette tournure. —Au moins... le danger qu'il redoutait pour son fils ne le menacerait pas s'il restait dans sa chambre. —Lui le remplacerait. —Il savait quel était le misérable qui n'avait pas craint, dans un bat infâme, d'armer le bras d'un bandit. —Et selon qu'il le jugerait nécessaire le marquis agirait. —Mais Pierre protestait: —Oh! père... je me sens assez fort et rien ne m'empêchera... —M. d'Aulnoye ne l'avait pas laissé achever. —Ne te révolte pas, mon enfant. Qui sait peut-être vaut-il mieux que ce soit à moi qu'in-

combe le soin de te venger. —Je ne t'ai pas reconquis après tant d'années pour courir le risque de le perdre. —"Si le médecin te défend de sortir, c'est qu'il le juge indispensable. —"Tu dois obéir... Pierre... tu obéiras; j'en ai la conviction. —"Par ailleurs je te certifie que Simony et moi suffirons à faire payer au misérable le crime qu'un miracle seul a évité. —Pierre ne protesta plus. —Il fermait les yeux, luttait contre le sommeil qui depuis un instant s'appesantissait sur lui. —Et soudain il s'endormit. —Debout près de lui, le marquis d'Aulnoye marmura avec un accent d'indomptable énergie: —Oui, mon enfant, ne crains rien, tu seras vengé. —Le samedi soir vers cinq heures M. d'Aulnoye et Simony se rencontrèrent chez le compositeur qui habitait rue de Tilhant. —Dans la semaine Simony était venu à plusieurs reprises voir son ami. —Et lui aussi, vu les recommandations du médecin et le temps affreux qu'il faisait depuis quelques jours, avait insisté pour que le jeune sculpteur gardât la chambre. —D'ailleurs la présence de Pierre n'était pas indispensable, là-bas, rue des Rippettes. —Il était à espérer que le marquis et lui Simony parviendrai-